

L'EVOLUTION DE LA THEORIE DE LA
VALEUR D'ADAM SMITH A DAVID RICARDO

par

Michel De Vroey

1655

Working Paper N° 7810



1655

ECONOMIE ET SOCIETE
INSTITUT DES SCIENCES ECONOMIQUES
29, rue des Wallons, B-1348 LOUVAIN-LA-NEUVE (Belgique)

AVANT-PROPOS

Le texte qui suit s'insère dans une étude plus vaste dont l'objectif est d'étudier, dans sa pertinence et sa cohérence, la théorie de la valeur de Karl Marx. Bien que celle-ci pourrait être exposée ex abrupto, il nous semble néanmoins préférable de la restituer dans le fil de l'histoire de la pensée économique. Deux raisons le justifient. En premier lieu, Marx est l'héritier des économistes classiques. Même si sur des points cruciaux il s'inscrit en rupture par rapport à ses prédécesseurs, il n'empêche que leur pensée lui sert constamment de référence. En second lieu, la présentation des conceptions classiques est utile dans la mesure où elle permet de remettre en cause une idée trop fréquemment acceptée, selon laquelle Marx et ses prédécesseurs, en particulier Ricardo, partageraient la même théorie de la valeur. Réfuter cette conception est un des objectifs principaux de notre étude.

Comme par ailleurs il ne peut s'agir d'étudier les conceptions de la valeur de l'ensemble des économistes classiques, en tenant compte des variations d'opinion existant entre eux, l'analyse se limite à l'apport des deux principales figures, Adam Smith et David Ricardo. Notre intention n'est pas de donner une vue d'ensemble de leurs conceptions mais, dans la mesure du possible, de cantonner l'analyse à ce qu'ils disent de la valeur. Les perspectives plus larges, dans lesquelles leurs théories de la valeur s'insèrent, ne sont abordées que si c'est nécessaire pour la compréhension de cette dernière. Nous renvoyons donc à d'autres ouvrages pour fournir la présentation globale dans laquelle notre étude spécifique s'inscrit.

PLAN

	<u>page</u>
<u>1ère Partie</u> : LA THEORIE DE LA VALEUR D'ADAM SMITH	2.
<u>2ème Partie</u> : LA THEORIE DE LA VALEUR DE DAVID RICARDO	21.
<u>3ème Partie</u> : SYNTHESE	46.

REFERENCES

PREMIERE PARTIE : LA THEORIE DE LA VALEUR D'ADAM SMITH

Adam Smith commence son analyse de la valeur par la distinction, déjà posée antérieurement par Quesnay, entre valeur d'usage et valeur d'échange. Le premier terme se réfère à l'utilité d'un objet particulier, le second à sa capacité d'être échangé dans une certaine proportion contre d'autres objets. Comme Smith consacre son attention à ce dernier aspect, on peut en déduire que, selon lui, l'économie politique n'est concernée que par la valeur d'échange et non par la valeur d'usage.

Avant d'entrer dans l'exposition proprement dite de la théorie de Smith, il est utile d'introduire certaines clarifications terminologiques. Elles se justifient d'abord par le fait que la pensée de Smith est parfois obscure et ensuite parce que certains concepts, qui chez Smith sont employés comme des synonymes, renvoient chez Marx à des objets théoriques différents. Il est donc important, pour éviter les confusions, de souligner les articulations conceptuelles spécifiques à chaque auteur. Notons d'abord que chez Smith les termes de valeur et de valeur d'échange sont employés indistinctement. Le terme de valeur est utilisé comme un raccourci pour celui de valeur d'échange. Par ailleurs, les notions de valeur d'échange et de prix sont également considérées comme synonymes pour autant qu'on entende le prix dans le sens d'un prix réel et non d'un prix nominal. Le prix réel d'une marchandise se rapporte à la quantité d'autres marchandises contre laquelle elle peut s'échanger. Il désigne donc une proportion d'échange (d'où l'autre appellation synonyme de prix relatif). La notion de prix réel peut être décomposée en deux notions articulées, le prix naturel et le prix du marché. Le premier est le prix à long terme. On suppose que sur ce laps de temps les déséquilibres de l'offre et de la demande se compensent. Le second est le prix à court terme, influencé lui

par des déséquilibres entre l'offre et la demande (1).

"le prix effectif auquel une marchandise se vend communément est ce qu'on appelle son prix de marché. Il peut être ou au-dessus, ou en-dessous, ou précisément au niveau du prix naturel" (2)

"le prix naturel est donc, pour ainsi dire, le point central vers lequel gravitent continuellement les prix de toutes les marchandises. Différentes circonstances accidentelles peuvent quelquefois les tenir un certain temps élevés au-dessus, et quelquefois les forcer à descendre un peu au-dessous des prix. Mais quels que soient les obstacles qui les empêchent de se fixer dans ce centre de repos et de permanence, ils ne tendent pas moins constamment vers lui" (3)

Le prix nominal ou monétaire est un cas particulier du prix réel. La notion est de mise lorsque le prix réel d'une marchandise donnée s'exprime en terme de la marchandise particulière jouant le rôle de monnaie (or, argent). Bien que dans la vie courante les agents raisonnent en termes de prix nominaux, l'économiste, lui, doit avant tout, selon Smith, porter son attention sur le prix réel ou relatif. C'est celui-ci qui constitue l'objet théorique à élucider. Comme l'écrit Cartelier :

"une propriété fondamentale de tous les systèmes de prix classiques concevables est qu'ils ne déterminent jamais que les RAPPORTS D'ECHANGES et non des valeurs absolues ; la valeur ou le prix d'UNE marchandise est une notion vide de sens pour l'économie politique" (4)

(1) Signalons que ces notions sont développées dans un contexte de pleine concurrence.

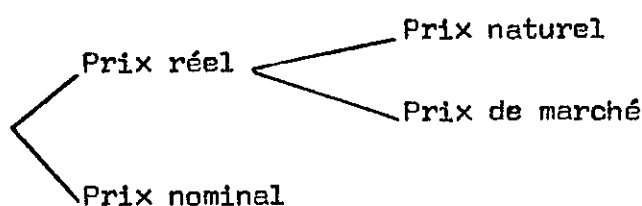
(2) Adam Smith, Recherche sur la nature et les causes des richesses ; les grands thèmes, p. 80.

(3) Idem, p. 83.

(4) Jean Cartelier, Surproduit et reproduction, p. 22.

Le prix monétaire est une réalité de surface dont les variations peuvent être illusoires en ce sens qu'il peut changer suite à une variation de valeur de l'or ou de l'argent, sans cependant que leur prix réel ne se modifie. (5) Pour Smith l'étude de la valeur peut donc et doit s'effectuer sans prendre en considération l'existence de la monnaie. Certes, celle-ci joue un rôle important dans la vie économique, puisqu'elle sert d'instrument des échanges permettant de dissocier l'opération du troc en deux actes distincts, ce qui évidemment facilite fort les échanges. Mais, du point de vue théorique, elle ne joue aucun rôle spécial. Elle n'est pas indispensable à la formation des prix réels. Il y a une coupure entre l'analyse monétaire et l'analyse réelle. La première vient se greffer sur la seconde, après que celle-ci soit déjà entièrement constituée.

Comme on peut aisément le constater, le système conceptuel de Smith est simple et flou. Il n'y a en fait que quatre concepts articulés en une double distinction :



Par contre, il y a une floppée de termes synonymes :

Prix réel =	{	valeur	Prix nominal = prix monétaire
		valeur d'échange	
		prix	
		prix relatif	

Prix de marché = prix effectif

(5) Adam Smith, Recherche sur la nature et les causes des richesses : les grands thèmes, p. 66.

Le caractère rudimentaire de ce système conceptuel est à rattacher à l'objectif poursuivi par Smith en construisant sa théorie de la valeur. Cet objectif, partagé d'ailleurs par l'ensemble des économistes classiques, est simple, en tout cas à définir sinon à réaliser. Il s'agit d'expliquer les proportions dans lesquelles les marchandises s'échangent, et rien de plus. L'interrogation porte sur la grandeur de la valeur et non sur sa nature. Comme nous le montrerons, l'intérêt des classiques pour la valeur ne dérive pas d'une préoccupation épistémologique. Elle découle du fait qu'au cours de leurs réflexions sur l'accumulation du capital, sur la distribution du produit social et sur l'effet des hausses de prix, il leur apparaît que la détermination de la valeur constitue un préalable à la discussion de ces questions. S'ils ont finalement consacré tant de leur temps à débattre de la valeur, ce n'est pas d'une manière préméditée. C'est parce qu'ils ne sont pas parvenus à résoudre concrètement les problèmes soulevés par la mise en oeuvre de la théorie de la valeur. La position de Marx à cet égard est différente. Certes pour lui aussi la théorie de la valeur joue un rôle médiateur. Néanmoins elle occupe une place beaucoup plus fondamentale. Il s'interroge avant tout sur la nature de la valeur plutôt que sur sa grandeur. Pour lui, la théorie de la valeur n'est pas censée répondre avant tout à un problème pratique, la détermination des prix. Elle s'inscrit dans une problématique épistémologique visant à construire l'espace de commensurabilité, donnant aux biens leurs statuts de marchandise et rendant l'échange marchand possible. Cette différence d'objectif doit être gardée à l'esprit lorsqu'on étudie l'histoire de la pensée. Il arrive souvent, en effet, que des auteurs qui parlent apparemment du même objet, répondent en fait, à son propos, à des questions radicalement différentes.

Pour réaliser cet objectif d'élucidation de la grandeur des prix, Smith estime qu'une double démarche doit être entreprise. En premier lieu, il faut dégager un étalon de mesure. La question à laquelle il s'agit ici de répondre, peut être formulée comme suit : quel critère peut-on retenir pour mesurer la grandeur de valeur des marchandises ? En second lieu, il faut identifier les facteurs qui, sur l'étalon, déterminent la grandeur de la valeur des marchandises. Le premier problème est appelé par Cartelier celui de la mesure du prix, le second celui de sa détermination (1). Bien qu'elle puisse paraître anodine, la distinction est cruciale. On le verra par la suite.

Attachons-nous d'abord au premier point. Aux yeux de Smith, il va de soi que l'étalon doit avoir une grandeur invariable. Pour lui, il s'agit d'une exigence de bon sens, posée en analogie avec ce qui est de mise avec la mesure des phénomènes physiques.

"De même qu'une mesure de quantité, telle que le pied naturel, la coudée ou la poignée, qui varie elle-même de grandeur dans chaque individu, ne saurait jamais être une mesure exacte de la quantité des autres choses, de même qu'une marchandise qui varie elle-même à tout moment dans sa propre valeur, ne saurait être non plus une mesure exacte de la valeur des autres marchandises". (2)

C'est à cause de ce principe que la monnaie n'est pas retenue comme étalon de mesure puisque sa valeur est variable. (3) Même si en pratique elle est utilisée comme étalon de mesure, du fait que d'une année à l'autre sa valeur reste en général stable (4), en théorie ce choix ne peut être justifié. Par contre, il existe pour

(1) J. Cartelier, op. cit., p. 127 cfr aussi R. Meek, Studies in the Labour Theory of Value, p. 63

(2) A. Smith, op. cit. p. 65

(3) A. Smith, op. cit. p. 64

(4) A. Smith, op. cit. p. 68

Smith un étalon parfaitement valable et immuable et dont le choix s'impose pour lui avec évidence : le travail.

"Il paraît évident que le travail est la seule mesure universelle, aussi bien que la seule exacte, des valeurs, le seul étalon qui puisse nous servir à comparer les valeurs des différentes marchandises à toutes les époques et dans tous les lieux". (1)

En disant cela, Smith ne fait que reprendre, sans la creuser, une idée communément acceptée à son époque (2). Son apport réside dans le fait que la notion est qualifiée par l'adjonction du qualificatif "achetable" qui lui donne une signification tout-à-fait particulière. Pour lui, la valeur d'une marchandise s'évalue en termes de la quantité de travail qu'elle peut acheter ou commander, (les deux dénominations étant considérées comme synonymes). Un bien a d'autant plus de valeur qu'il commande une plus grande partie de l'ensemble du travail salarié. Il ne faut pas inférer du fait que Smith considère le travail comme étalon de mesure de la valeur, qu'il adopte une théorie liant valeur et difficulté de production, comme Ricardo le fera plus tard. Non, sa théorie est une théorie de l'échange. Ceci apparaîtra plus clairement dans un instant.

"Un homme est riche ou pauvre suivant les moyens qu'il a de se procurer les besoins, les commodités et les agréments de la vie. Mais la division du travail une fois établie dans toutes les branches du travail, il n'y a qu'une partie extrêmement petite de toutes ces choses qu'un homme puisse obtenir directement par son travail ; c'est du travail d'autrui qu'il faut attendre la plus grande partie de toutes ces jouissances ; ainsi il sera riche ou pauvre, selon la quantité de travail qu'il pourra commander ou qu'il sera en état d'acheter. Ainsi la valeur d'une denrée quelconque

(1) A. Smith, op. cit. p. 69

(2) R. Meek, Studies in the Labour Theory of Value, chap. 1

pour celui qui la possède, et qui a l'intention de l'échanger pour autre chose, est égale à la quantité de travail que cette denrée le met en état d'acheter ou de commander". (1)

"Ainsi le travail ne variant jamais dans sa valeur propre, est la seule mesure réelle et définitive qui puisse servir, dans tout les temps et tous les lieux, à apprécier et à comparer la valeur de toutes ces marchandises. Il est leur prix réel, l'argent n'est que leur prix nominal". (2).

Quelle est l'origine de ces conceptions ? Pour comprendre comment elles ont pu germer dans l'esprit de Smith, il faut se reporter au contexte social dans lequel il se trouvait. Témoin de l'émergence des rapports sociaux capitalistes, il fut sans doute le premier auteur à en saisir la spécificité. Il était particulièrement impressionné par le phénomène du travail salarié organisé sur une base capitaliste et par son double effet : la production de biens matériels sur une grande échelle et l'obtention de bénéfices plantureux pour le capitaliste engageant des travailleurs salariés. La construction du concept de travail commandé découle de cette perception et du fait que Smith en raisonnant se place au point de vue du capitaliste. La logique sous-jacente au concept apparaît alors plus clairement. Elle est décrite par Meek dans les termes suivants :

"Du point de vue d'un employeur capitaliste qui organise la production de la marchandise, non parce qu'il désire la consommer lui-même ni l'échanger contre des biens de subsistance mais parce qu'il souhaite retirer un profit de sa vente et accumuler du capital, le montant de travail salarié que les résultats de la vente lui permettent d'acheter durant la période de production suivante peut effectivement apparaître comme la mesure la plus adéquate de la

(1) et (2) A. Smith, op. cit. p. 61

Valeur réelle de ces marchandises. Plus grande est la quantité de travail salarié que ces marchandises vont commander, plus grande est la possibilité d'élargir la force de travail engagée et, dès lors, le montant que le capitaliste peut accumuler. C'est en ce sens que pour le capitaliste, le "travail" peut apparaître comme la "mesure réelle" de la valeur des marchandises, pour autant que nous entendions par travail la quantité de travail salarié que les recettes de la vente des marchandises permettent d'acheter sur le marché". (1)

La conception du travail commandé doit donc être rattachée à la perception, encore confuse et tâtonnante, d'un trait central et constitutif du monde de production capitaliste, à savoir le fait que la force de travail (mais non le travail, comme dit Smith) y devient une marchandise. L'affirmation fait plus haut, selon laquelle la théorie de la valeur de Smith est une théorie de l'échange peut dès lors être précisée en spécifiant qu'elle est fondée sur un échange particulier, l'échange salarial. Dans les termes de Benetti :

"Cette théorie détermine les rapports d'échange entre les marchandises en général à partir du rapport dans lequel elles entrent lors d'un échange particulier, à savoir l'échange marchandises-travail. C'est dire que dans l'explication des valeurs d'échange, la place centrale est attribuée à un échange particulier. La signification de cette démarche apparaît clairement si l'on examine en quoi consiste la particularité de l'échange marchandises-travail. Cet échange est spécifique non seulement lorsqu'il est considéré relativement aux autres échanges entre marchandises, mais surtout en ce sens qu'il n'est concevable que dans une société où les travailleurs sont séparés de leurs moyens de production et, de ce fait, contraints à vendre leur travail sur le marché. La théorie du travail commandé assigne donc une fonction déter-

(1) R. Meek, Studies in the Labour Theory of Value, pp. 65-66

minante à un type d'échange dont la caractéristique principale est d'être spécifique au mode de production capitaliste". (1)

Après avoir abouti à cette conclusion quant à l'étalon de mesure, Smith examine dans une deuxième étape les facteurs déterminant la grandeur sur l'étalon. La question à laquelle il faut répondre est la suivante : qu'est-ce qui détermine la grandeur de travail qu'une marchandise donnée commande ? Pour notre auteur, la question exige deux réponses différentes selon l'état de développement économique des sociétés que l'on considère. Deux états de développement sont distingués et définis d'une manière des plus rudimentaires : l'économie primitive et l'économie développée. Le premier est caractérisé par l'absence, d'une part, d'une accumulation du capital, c'est-à-dire des moyens de production, et, d'autre part, d'une appropriation privée du sol. Dans cet état des choses, la totalité de ce qui est produit revient au producteur. L'élément qui détermine la quantité de travail qu'une marchandise peut commander est la quantité de travail qu'elle nécessite. En ce sens, il y a dans cette situation égalité entre la quantité de travail requis pour produire une marchandise et la quantité que cette marchandise peut commander, c'est-à-dire sa valeur d'échange.

"Dans ce premier état informe de la société, qui précède l'accumulation des capitaux et l'appropriation du sol, la seule circonstance qui puisse fournir quelque règle pour les échanges, c'est, à ce qu'il semble, la quantité de travail nécessaire pour acquérir les différents objets d'échanges. Par exemple, chez un peuple de chasseurs, s'il en coûte habituellement deux fois plus de peine pour tuer un castor que pour tuer un daim, naturellement un castor s'échangera contre deux daims. Il est naturel que ce qui est ordinairement le produit de

(1) C. Benetti, Valeur et répartition, p. 23

deux jours ou de deux heures de travail, vaille le double de ce qui est ordinairement le produit d'un jour ou d'une heure de travail". (1)

Le cas des "sociétés développées" est différent. Leurs caractéristiques sont à l'inverse de celles des économies primitives. Il y a cette fois accumulation des moyens de production et appropriation privée du sol. Le premier de ces traits implique que des avances en argent soient faites pour acheter les moyens de production. Le rôle des capitalistes est précisément de les effectuer. Mais pour cela, il faut qu'ils soient rétribués. Le profit n'est rien d'autre que cette rétribution. Quant à l'appropriation privée du sol, sa conséquence est que l'utilisation du sol sera permise seulement si l'utilisateur paie une rente au propriétaire. Trois facteurs entrent dès lors dans la production des marchandises, le travail, le capital et la terre. Chacun d'eux doit recevoir une rémunération "normale". En conséquence, la valeur des marchandises se détermine par l'addition des rémunérations, à leur taux normal, des trois facteurs entrant dans la production. D'où l'appellation de théorie des composantes ou des coûts de production. C'est une théorie au second degré, dans la mesure où pour déterminer la valeur d'échange, on est renvoyé à ce qui détermine le taux naturel à chacune des composantes du coût de production total.

"Lorsque le prix d'une marchandise n'est ni plus ni moins ce qu'il faut payer, suivant leur taux naturel et le fermage de la terre, et les salaires du travail, et les profits du capital employés à produire cette denrée, la préparer et la conduire au marché, alors cette marchandise est vendue à ce qu'on peut appeler son prix naturel. La marchandise est alors vendue précisément à ce qu'elle vaut ou ce qu'elle coûte réellement à celui qui la porte au marché". (2)

(1) A. Smith, op. cit., p. 71

(2) A. Smith, op. cit., p. 73

"Salaire, profit et rente sont les trois sources primitives de tout revenu, aussi bien que toute valeur échangeable. Tout autre revenu, dérive, en dernière analyse, de l'une ou l'autre de ces trois sources". (1)

Comme on le voit, dans la société développée, la détermination de la valeur ne joue pas de la même manière que dans l'économie primitive. L'égalité, que l'on trouvait dans cette dernière entre la quantité de travail requise pour produire une marchandise et celle que cette marchandise peut commander n'est plus possible. En effet, si l'ensemble du produit allait au producteur, les avances en capital et l'utilisation de la terre ne pourraient plus être rémunérées. Comme l'écrit Benetti :

"...la condition d'existence d'un profit positif est que la quantité de travail commandée par les marchandises en possession du capitaliste soit supérieure à la quantité de travail exigée pour leur production. Cela implique que le capitaliste ne paie pas à ses ouvriers la totalité du travail qu'ils ont fourni". (2)

L'explication de la détermination de la valeur par la théorie des composantes entraîne une conséquence importante sur les équilibres macroéconomiques. En effet, il découle de cette conception qu'une hausse générale des salaires engendre une hausse de prix mais laisse constants le niveau du profit et celui de la rente. Comme nous le verrons, le rejet par Ricardo de la théorie de la valeur de Smith découle de son désaccord fondamental avec cette dernière assertion.

Lorsqu'on s'interroge sur la manière dont la théorie de la valeur de Smith a été comprise, on s'aperçoit qu'il existe à son propos deux lignes d'interprétations différentes. Ceci n'est naturelle-

(1) A. Smith, op. cit., p. 77

(2) C. Benetti, Valeur et répartition, p. 23

ment possible que parce que l'oeuvre de Smith contient des ambiguïtés. La première interprétation, qui est sans doute la plus répandue, voit son origine remonter à Ricardo. Elle a, nous semble-t-il, été reprise par Marx et est encore en honneur dans des études contemporaines (1). Dans cette perspective, la théorie de la valeur d'Adam Smith est qualifiée de dichotomique. Elle est vue comme une juxtaposition de deux théories opposées, la théorie de la valeur-travail incorporé, c'est-à-dire la théorie ricardienne, et celle de la valeur-travail commandé. De cette interprétation découle alors un jugement critique selon lequel Smith serait dans la bonne voie lorsqu'il développe la première ligne et dans l'erreur lorsqu'il suit la seconde. Il aurait dû étendre sa première théorie, prétendument pertinente seulement pour les sociétés primitives au cas des sociétés développées, bref ne garder de sa pensée que les moments où elle est ricardienne. Cette interprétation trouve son point de départ dans l'affirmation faite par Smith que dans la société primitive le temps de travail nécessaire pour produire une marchandise détermine sa valeur. Le problème est de savoir comment cette proposition doit-être comprise ? En l'énonçant, Smith a-t-il réellement développé, ne fût-ce que d'une manière partielle et provisoire, une théorie de la valeur-travail incorporé identique à celle que Ricardo concevra plus tard ? C'est le propre de la seconde ligne d'interprétation, à laquelle nous nous rallierons et dont le meilleur exposé se trouve, à nos yeux, dans le livre de Cartelier : Surproduit et Reproduction, que de répondre négativement à cette question. Voyons comment l'interprétation ricardienne y est critiquée.

Deux critiques peuvent être avancées. La première est générale, la seconde est spécifique. D'une manière générale, nous dirons que si la ligne ricardienne fonde son interprétation sur des affirmations

(1) K. Marx, Theoris of Surplus-Value, part II, 165 - Pour un exemple récent, cfr. M. Dobb, Theories of Value and Distribution.

ponctuelles de Smith, sa perception de la théorie de Smith dans son architecture d'ensemble est néanmoins biaisée. Le point particulier que nous examinons met en lumière deux traits caractéristiques, selon nous, de l'histoire de la pensée économique dans son ensemble. Le premier découle du fait que les théories des auteurs que nous examinons sont rarement parfaitement homogènes d'un point de vue logique. Tant chez Smith que chez Ricardo et Marx, nous avons trouvé des passages exprimant des conceptions en contradiction avec ce qui nous semble être l'essentiel de leurs théories. En conséquence, selon la préséance que l'on accorde à tel ou tel passage, la théorie peut être tirée dans un sens ou dans un autre. Ce n'est souvent qu'ex-post qu'une complète homogénéité peut être donnée à la pensée d'un auteur et alors c'est en sacrifiant certaines de ses affirmations jugées comme étant "à côté de la plaque". Le second trait, qui n'est pas étranger au premier, pourrait être appelé un phénomène de fausse paternité. Il se produit lorsqu'un auteur, lisant la théorie de ses prédécesseurs, leur attribue trop généreusement, par projection pourrait-on dire, ses propres conceptions, atténuant et escamotant ainsi les ruptures réelles qu'il introduit. La relation de Ricardo à Smith, et encore plus celle de Marx à Ricardo, nous semblent exemplatives à cet égard. (1)

Mais à côté de cette considération générale, il y a lieu d'avancer une critique plus spécifique. Elle porte sur la méconnaissance, de la part de l'approche ricardienne, de la différence entre mesure et détermination de la valeur. Si Ricardo peut prêter à Smith sa propre conception, selon laquelle la difficulté de production constitue le critère de mesure de la valeur, c'est parce qu'il n'opère pas cette distinction. Or, en l'opérant, on s'aperçoit que, contrairement aux premières apparences, cette idée n'est jamais présente chez

(1) J. Cartelier, Surproduit et Reproduction, p. 196 et svtes et C. Benetti et J. Cartelier, Mesure invariable des valeurs et théorie ricardienne de la marchandise, ouvrage collectif Marx et l'économie politique, p. 140 et svtes.

Smith. Le point central qu'on ne peut perdre de vue est que pour ce dernier le travail commandé est toujours le critère de mesure de la valeur, quel que soit l'état de développement de la société. Certes, dans la société primitive, la valeur est déterminée uniquement par la rémunération du travail, mais c'est, pourrait-on dire, par lacune, à cause du fait que les deux autres composantes y sont absentes. Comme l'écrit Cartelier, la notion de travail incorporé comme distincte de celle de travail commandé est absente de la pensée de Smith. Lorsque ce dernier parle de travail incorporé, il s'agit toujours de travail salarié, donc nécessairement de travail commandé (1). La différence entre les deux situations retenues par Smith porte sur le nombre de facteurs intervenant dans la détermination de la valeur. Même dans le cas de la société primitive, la valeur est déterminée par une théorie de composantes, à la réserve près que dans ce cas, il n'y a qu'une seule composante qui joue. La clé de l'énigme est que pour bien saisir la pensée de Smith, il faut inverser l'ordre de présentation des états de développement. Ce qu'il dit de la société primitive ne doit pas être interprété comme étant logiquement antérieur à ce qu'il dit de la société développée. Au contraire, son analyse du premier cas découle de celle du second et se situe à son égard comme un cas particulier par rapport à un cas général. Les propos de Smith sur l'état primitif sont un corollaire de ses propos sur la société avancée et non l'inverse (2). L'extrait suivant le montre :

"Il faut observer que la valeur réelle de toutes les différentes parties constituant le prix se mesure par la quantité du travail que chacune d'elles peut acheter ou commander. Le travail mesure la valeur, non seulement de cette partie du prix qui se résout en travail, mais encore de celle qui se résout en rente, et celle qui se résout en profit. Dans toutes les sociétés, le prix de chaque marchandise se résout définitive-

(1) J. Cartelier, op. cit., p. 134 et p. 185

(2) M. Van Lier, Théories de la valeur et du prix depuis A. Smith, p. 7.

ment en quelque'une de ces trois parties ou en toutes les trois et dans les sociétés civilisées, ces parties entrent toutes trois, plus ou moins, dans le prix de la plupart des marchandises, comme parties constituanes de ce prix" (1).

Ces idées sont clairement exprimées par Cartelier et, au risque de redites, nous pensons utile de donner un large extrait de son analyse.

"Il est décisif de remarquer que la quantité de travail incorporé n'est pas la valeur mais détermine la quantité de valeur qui est une quantité de travail commandé. En d'autres termes, même dans l'état primitif et rude, la valeur reste définie par un rapport d'échange au travail. La quantité de travail incorporé joue, par contre, un rôle de détermination quantitative : c'est la grandeur du travail incorporé qui détermine la grandeur du travail commandé. Or, dans la situation examinée, la quantité de travail incorporé n'est autre chose que la rémunération du travailleur : tout le produit lui appartient ; en effet, il n'existe ici ni rente, ni profit. La proposition de Smith peut donc parfaitement s'interpréter comme signifiant que, dans l'état primitif et rude, c'est le salaire qui détermine la grandeur de la valeur.

Lorsqu'on quitte l'état primitif et rude, c'est la même théorie et non une autre qui s'applique. Puisque maintenant le capital existe et réclame un profit, la terre est appropriée et exige une rente, la valeur des marchandises n'est plus déterminée par les seuls salaires mais également par les autres revenus (...)

La valeur reste définie et mesurée par le travail commandé ; sa grandeur est déterminée par la somme des revenus réels qu'il est nécessaire de payer pour la produire, ce qui se réduit au seul salaire dans l'état primitif et ce qui comprend le salaire, le profit et la rente dans une société moderne. Nous

(1) A. Smith, op. cit., p. 75

sommes bien en présence d'une théorie unique de la valeur et non de deux théories contradictoires. La théorie de Smith est une théorie de la mesure des prix par le travail commandé et de la détermination des prix par les trois composantes". (1)

La seconde ligne d'interprétation se différencie donc de la première par la place centrale qu'elle donne à la distinction mesure/détermination. Dans cette lecture, la théorie de Smith s'articule autour d'une double distinction. La première sépare les concepts de mesure et de détermination de la valeur. La seconde se situe à l'intérieur du dernier concept et vise à différencier le processus de détermination selon les stades de développement." Il est évident que présentée ainsi, au prix de certaines corrections de formulation, la théorie de Smith gagne en cohérence par rapport à ce qui ressort d'une interprétation ricardienne. Il n'empêche que la théorie de la valeur de Smith souffre d'un défaut rédhibitoire, qui se résume en un mot : circularité. Comme nous l'avons dit, c'est une théorie au second degré. La valeur d'une marchandise est déterminée par le taux normal de rémunération des diverses composantes. Or Smith ne parvient pas - il ne s'en soucie pas d'ailleurs - à donner un fondement autonome, indépendant de l'échange, à chacun de ces taux. Dans le cas de la rémunération du travail salarié, la circularité est démontrée par Benetti de la manière suivante :

"... d'après la conception classique du salaire, les quantités physiques des biens-salaire sont prises comme données. Leur valeur d'échange doit évidemment être déterminée sur la base du principe de la quantité de travail qu'ils commandent. Mais cette quantité de travail ne peut être connue que si l'on connaît préalablement la valeur d'échange des biens salaire. Nous retombons au point de dé-

(1) J. Cartelier, Surproduction et Reproduction, p. 128 - voir aussi l'article de Benetti et Cartelier, "Mesure invariable des valeurs et théorie ricardienne de la marchandise" dans l'ouvrage collectif, Marx et l'économie politique classique, particulièrement p. 183.

part. La théorie du travail commandé s'enferme dans un raisonnement circulaire (...) L'échec de la théorie de la valeur-travail commandé montre l'impossibilité d'expliquer la valeur d'échange si, en isolant le processus de l'échange du processus de production, on s'enferme à l'intérieur du premier. La quantité de travail commandé étant elle-même un résultat de l'échange, ne peut évidemment pas déterminer la valeur de l'échange". (1)

La même circularité se retrouve à propos de la détermination du taux de profit. Voici comment Cartelier en démontre le mécanisme :

La compréhension du mouvement du taux de profit décrit par Smith suppose la connaissance du niveau du taux naturel de profit. Mais rien n'est dit à ce sujet et c'est précisément ici que se situe la difficulté : le mécanisme de marché est évoqué à propos de la détermination du taux de profit alors même qu'il implique la connaissance de ce qu'il est chargé de déterminer. Bref, il n'est pas possible, dans le cadre théorique posé par Smith, de déterminer le niveau du taux de profit par la loi de la concurrence ; il y a indétermination du niveau du taux naturel du profit.

Les implications de cela sont évidemment désastreuses. D'abord, en ce qui concerne la théorie de la répartition elle-même. Mais aussi, en ce qui concerne celle des prix. Le prix étant conçu comme la somme de composantes indépendantes, il est clair que l'indétermination de l'une d'entre elles entraîne celle du prix. La faiblesse de la théorie smithienne des prix apparaît moins dans le fait qu'il adopte une expression en travail commandé que dans l'incapacité à résoudre

(1) C. Benetti, op. cit., p. 24

le problème de la quantité de travail commandé par chaque marchandise. Particulièrement significative est, de ce point de vue, l'indétermination du profit. La masse des profits doit être connue pour que le prix de la branche considérée soit déterminé. Mais cela implique, puisque la spécificité du profit est d'être déterminé par son taux, que le montant du capital avancé dans la branche soit donné, ce qui n'a de sens que si les prix sont connus ... Il ne saurait donc, semble-t-il, y avoir que détermination simultanée des prix et du taux de profit ; ceci ruine bien sûr le principe même d'une théorie des composantes". (1)

La théorie de la valeur de Smith apparaît donc comme circulaire pour chacune de ses composantes, l'indétermination du niveau du taux de profit engendrant celle de la rente. L'approche de Smith visant à trouver l'origine de la valeur d'échange se solde par un échec puisqu'aucun facteur autonome de détermination de la valeur n'est trouvé.

Son analyse peut également être attaquée par un autre biais, à savoir le choix même du travail comme étalon de la valeur. Ce choix est susceptible de deux critiques. La première est d'ordre épistémologique et s'inscrit dans une analyse marxiste. Elle s'appuie sur l'idée, dont le fondement apparaîtra plus clairement lorsque nous étudierons la conception marxiste, que l'étalon de mesure doit être une marchandise. Mais comme on ne peut concevoir de marchandise dont la valeur serait invariable, il y a dès lors contradiction, puisque, d'une part,

(1) J. Cartelier, op.cit, p. 142 - 143

on affirme que l'étalon doit être une marchandise et, d'autre part, qu'il doit avoir une grandeur invariable. Un des deux principes doit dès lors être abandonné ... La seconde critique attaque Smith sur son propre terrain. Elle consiste simplement à affirmer que le travail ne peut servir d'étalon parce que sa grandeur n'est pas invariable. C'est l'argument de Ricardo.

DEUXIEME PARTIE : LA THEORIE DE LA VALEUR DE RICARDO

La théorie de la valeur de Ricardo pourrait être présentée d'une manière relativement simple et brève en se basant sur la dernière édition de son oeuvre maîtresse, Des Principes de l'Economie Politique et de l'Impôt (1). Mais, selon nous, sa pleine compréhension gagne à une présentation plus large, prenant en compte la genèse de la pensée de l'auteur ainsi que les va-et-vient de celle-ci au fur et à mesure qu'elle s'est heurtée à des objections critiques. Aussi notre examen se déroulera-t-il en deux étapes. Dans la première, nous décrivons l'itinéraire intellectuel par lequel Ricardo s'est progressivement intéressé à la question de la valeur. A cette époque correspondent ses écrits antérieurs aux Principes. Dans la seconde, nous examinerons le traitement qu'il réserve à la valeur dans cette oeuvre.

A. La genèse de sa préoccupation pour le problème de la valeur (2)

David Ricardo est souvent présenté - et à juste titre - comme l'initiateur d'une approche abstraite des phénomènes économiques. Son type de raisonnement qui, partant d'hypothèses simplificatrices censées retenir les traits essentiels de la réalité à étudier, se déroule avec une cohérence interne inéluctable, a ouvert une voie qui reste toujours en vigueur aujourd'hui. Cependant il faut réaliser que si Ricardo a effectivement

(1) Deux éditions françaises de l'ouvrage ont été consultées, les éditions Calmann-Levy d'une part, et les éditions Flammarion d'autre part. Nous nous référerons à la première par l'abréviation C - L et à la seconde par l'abréviation Fl.

(2) En plus des travaux de Benetti, Cartelier, Dobb, Meek, Napoleoni, qui ont servi de soubassement général à l'ensemble de la première partie de cet ouvrage, cette section s'inspire de l'introduction de Sraffa aux oeuvres complètes de Ricardo et d'une étude de David P. Levine, "Ricardo and the Conditions of Classical Political Economy", Economy and Society, vol 3, August 1974, pp. 292-318.

construit des modèles abstraits, c'était dans le but d'appuyer des thèses politiques précises. Ses travaux trouvent leur origine dans la volonté de donner un bien-fondé théorique à des options politiques concrètes (1). Cette perspective explique qu'il ne soit pas intéressé directement à la théorie de la valeur, ou plus précisément, qu'il n'ait pas perçu directement qu'il existait un problème à propos de la valeur. Prenons sa brochure, The High Price of Bullion, parue en 1810 (2) et dans laquelle il fait ses premières armes d'économistes en prenant part aux débats du Bullion Committee. Il y étudie la monnaie et le mouvement des prix en liaison avec l'évolution du taux de change. Son objectif est de critiquer la politique monétaire de la Banque d'Angleterre, dont les émissions de billets, selon lui, sont trop abondantes. Dans ce texte, qui eut un impact politique considérable, on trouve des vues sur la valeur mais elles n'expriment rien de plus que les idées reçues de l'époque et correspondent à la vision de Smith.

"L'or et l'argent, comme toutes les autres marchandises, ont une valeur intrinsèque qui n'est pas arbitraire mais dépend de leur rareté, de la quantité de travail qui a été consacré à leur production, et de la valeur du capital employé dans les mines où elles ont été produites". (3)

Alors que ses premiers écrits traitent de problèmes relativement spécifiques, bien que politiquement importants, Ricardo en arrive cependant très rapidement à aborder les questions les plus fondamentales de l'économie politique, comme l'accumulation du capital et la distribution du produit. Son Essay on Profits, publié en 1815, marque à cet égard une transition importante (4).

(1) Pour une bonne description du contexte social de son oeuvre, cf L. Heilbroner, Les grands économistes.

(2) P. Sraffa Ed, The Works and Correspondance of David Ricardo, Cambridge 1951, vol III, pp. 47 - 99.

(3) Idem, vol III, p. 52.

(4) David Ricardo, "An Essay on the Influence of a Low Price of Corn on the Profits of Stock, showing the inexpediency of restrictions on importation", in P. Sraffa, ed. Works, vol III, pp. 15-153.

De nouveau, il s'agit d'une participation à un débat public, qui cette fois concerne les lois sur le blé et dans lequel les meilleurs économistes de l'époque s'étaient engagés. L'objectif de Ricardo était, de même que celui des autres participants au débat, d'influencer la décision du Parlement anglais sur les importations de blé. Ricardo était partisan de l'abolition des restrictions à l'importation et son ouvrage a été écrit en réponse à deux essais de Malthus sur la même question, ce dernier étant, lui, partisan du maintien des restrictions. Mais pour étayer cette argumentation de circonstance, Ricardo va développer une théorie ayant un champ plus général, puisqu'elle porte en fait sur la répartition du produit social entre les trois classes constitutives de la société capitaliste : les capitalistes, les salariés et les propriétaires terriens.

L'argumentation de Ricardo dans les Essais est fondée sur une série d'hypothèses. La plupart d'entre elles sont assez clairement explicitées mais, comme nous le verrons plus loin, ceci n'est pas le cas pour une d'entre elles qui est laissée implicite alors qu'elle constitue pourtant la clé de voûte de sa démonstration. Les principales hypothèses sont les suivantes :

- . le développement des richesses entraîne un accroissement du nombre de salariés ;
- . les terres cultivables sont de superficies limitées et s'échelonnent selon des rendements décroissants ;
- . le salaire réel est stable ; les biens salariaux sont ramenés à une seule composante, le blé ; il en résulte - et c'est là l'hypothèse implicite, non formulée par Ricardo mais indispensable, comme nous le verrons, pour que son raisonnement ne soit pas circulaire - que dans l'agriculture, l'input et l'output sont constitués sur le même produit ;

- . en ce qui concerne le salaire nominal, c'est-à-dire le prix du blé, dans un premier temps et afin de centrer l'attention sur le rapport de distribution entre profits et rentes, Ricardo le suppose constant ; Mais plus loin dans l'Essai, il le suppose en hausse, afin, cette fois, de mettre en évidence le rapport profits/salaires ;
- . le taux de profit est supposé uniforme dans l'ensemble de l'économie.

L'articulation de ces différentes hypothèses permet à Ricardo d'avancer les thèses suivantes :

- (a) Le taux de profit agricole détermine le profit dans l'ensemble de l'économie.
- (b) Le taux de profit agricole se détermine en fonction du rendement de la terre cultivée la moins fertile.
- (c) Lorsque des terres de fertilités différentes sont mises en culture, une rente apparaît. Celle-ci est une ponction sur l'ensemble du produit mais elle ne constitue pas un revenu additionnel. Il existe un rapport inverse entre le niveau de la rente et le taux de profit général. Lorsque le premier s'accroît, le second baisse. En conséquence, les intérêts des propriétaires fonciers vont à l'encontre de celui des autres classes de la société.
- (d) Lorsque, du fait des difficultés croissantes de production, le prix du blé et donc le niveau des salaires augmente, le taux de profit baisse. Il y a donc une liaison inverse entre salaires et profits. Alors que Smith liait la baisse du taux de profit à la concurrence, Ricardo lui la rattache aux rendements décroissants. Par ailleurs, il estime que,

si une hausse du blé et des salaires entraîne une baisse du profit, elle ne modifie pas les autres prix.

- (e) La conclusion politique dégagée par Ricardo est que pour empêcher la baisse du taux de profit et la stagnation économique, deux solutions s'imposent : introduire le progrès technique dans l'agriculture et permettre l'importation du blé, ce qui entraînerait une baisse des salaires et un relèvement du taux de profit. Ricardo prend donc parti pour la classe capitaliste contre la classe des propriétaires fonciers.

Par rapport à l'objet de notre étude, c'est le point (d) qui est le plus important. Les propositions qui y sont développées impliquent en effet une théorie de la valeur en tant que détermination du prix des marchandises. Si une telle théorie est effectivement présente dans les Essais, elle reste cependant assez rudimentaire. De plus - et c'est l'essentiel - elle ne semble toujours pas poser de problèmes pour Ricardo. Comme le note Levine :

"La question de la distribution du produit apparaît dans l'oeuvre de Ricardo comme chronologiquement antérieure à celle de la valeur et du prix. En fait, celui-ci avait déjà élaboré sa solution au problème de la distribution bien avant d'avoir seulement réalisé qu'il existait un problème de valeur". (1)

La théorie de la valeur s'y réduit en fait à l'affirmation que le prix d'une marchandise reflète la plus ou moins grande difficulté de sa production. On peut l'étiquetter comme une théorie de la valeur - travail incorporée. (2)

(1) Article cité, p. 300

(2) Un auteur comme Cartelier dénie à la théorie de Ricardo la dénomination de théorie de la valeur travail, appellation qu'il réserve à la théorie de Marx. Quand à nous, nous parlerons, à propos de ce dernier de théorie de la "valeur-travail abstrait". Nous admettons donc à propos de la théorie de Ricardo, la dénomination de théorie de la valeur-travail en y ajoutant la qualification "travail incorporé".

"La valeur d'échange de toutes les marchandises augmente lorsque les difficultés de leur production s'accroissent. Si des difficultés nouvelles surgissent dans la production de blé, plus de travail y devenant nécessaire alors que ceci n'est pas le cas dans la production d'or, d'argent, de vêtements, etc ..., la valeur d'échange du blé va nécessairement augmenter par rapport à celle de ces autres biens. Au contraire, des facilités dans la production de blé, ou de n'importe quelle autre marchandise, de n'importe quel genre, permettant la même production avec moins de travail, va baisser la valeur d'échange (...) Lorsque la concurrence exerce pleinement ses effets et que la production d'une marchandise n'est pas limitée par la nature, comme dans le cas de certains vins, la difficulté ou la facilité de leur production va ultimement réguler leur valeur d'échange." (1)

Ricardo semble défendre ici la conception qu'il exposera au début de ses Principes. Pourtant ces vues ne sont pas encore aussi réfléchies qu'elles le seront plus tard. Ceci ressort d'une note, apposée au passage que nous venons de citer et dans lequel Ricardo, à propos d'une autre nuance portant sur la distinction court terme/long terme, semble penser qu'il n'y a pas d'opposition entre sa conception et celle de Smith, idée qu'il n'acceptera plus après.

"Alors que le prix de toutes marchandises est ultimement réglé par, et tend toujours vers, le coût de leur production, incluant le profit général du capital, ils sont tous sujets et peut-être le blé plus que d'autres, à un prix accidentel résultant de causes temporaires". (2)

On constate donc que dans la même page, Ricardo présente comme identiques deux conceptions de la valeur qui, comme il le

(1) D. Ricardo, "Essay on Profit", in P. Sraffa ed., Works of David Ricardo, vol IV, p. 19.

(2) Idem, p. 20

percevra lui-même plus tard, ne se recoupent pas. Cet amalgame révèle que Ricardo n'a pas encore, à ce stade, entièrement perçu la spécificité de sa conception de sa valeur.

Parmi les thèses développées dans l'Essai, il en est une à laquelle Ricardo tient particulièrement et qu'il juge cruciale pour l'élaboration de sa thèse de l'accumulation. Elle concerne la séparation entre théorie du profit et théorie des prix. Selon Ricardo, les deux grandeurs sont régies par des ordres de causalité qui ne s'interpénètrent pas. En d'autres termes, la manière dont le produit de la vente des marchandises est distribué entre salaires, profit et vente ne peut pas changer leur valeur. Celle-ci dépend de la difficulté de production et n'est pas influencée par les rapports de distribution. Il s'ensuit qu'une hausse de prix du blé entraîne une baisse du taux de profit mais laisse les autres prix inchangés. C'est dans le cours de la défense de cette thèse que Ricardo va progressivement être amené à s'occuper plus sérieusement de la théorie de la valeur. Son intérêt pour celle-ci n'est pas l'aboutissement d'une spéculation épistémologique. Si Ricardo en est arrivé, dans les dernières années de sa vie, à consacrer une grande partie de ses préoccupations intellectuelles à la théorie de la valeur, c'est parce que dans le processus de défense de sa thèse sur la séparation entre profit et prix, cette question s'est posée comme un obstacle sur lequel il est venu buter.

Au moment où il écrit les Essais, Ricardo ne semble pas réaliser clairement que ses conceptions sur l'effet d'une hausse du prix du blé vont à l'encontre de celles de Smith ni que la raison de l'opposition réside dans une différence de conception quant à la théorie de la valeur. De même, il ne perçoit pas à quel point sa thèse sur la coupure entre la théorie du profit et théorie du

prix est tributaire de l'hypothèse d'homogénéité entre l'input et l'output dans l'agriculture. Il découle en effet de cette hypothèse que le taux de profit général de l'économie provient d'un rapport strictement technologique (dans la mesure où l'on accepte préalablement l'idée que le taux de profit dans l'agriculture détermine le taux de profit général). Dans les termes de Cartelier :

"La conception de Ricardo, fondée sur l'idée que le coût de production -traduisant la difficulté de produire - est le fondement du prix, n'a de sens que si le coût de production du blé est déterminable indépendamment du prix des marchandises, à défaut il y aurait circularité du raisonnement. Le seul cas envisageable est bien sûr celui où le coût de production est exprimable au moyen d'une quantité physique. Ceci conduit donc à faire comme si l'input était homogène. Mais en outre, le coût de production n'ayant de sens que par rapport aux quantités produites, l'input doit avoir la même nature physique que l'output (...). Bref, les propositions que Ricardo développe dans l'Essai sur les profits exigent l'hypothèse d'homogénéité des inputs et des outputs. Seule l'agriculture peut satisfaire cette exigence si l'on considère que figure dans toutes les branches du blé comme input (subsistance des travailleurs) et que seule l'agriculture peut le produire". (1)

Empruntons au même auteur la description de ce qui se passe si l'on abandonne l'hypothèse d'homogénéité :

"... non seulement l'idée d'une détermination du taux de profit indépendamment des prix semble s'évanouir mais aussi et surtout disparaît l'idée selon laquelle le prix d'une marchandise reflète directement la plus ou moins grande difficulté de sa production. Puisque les moyens de production sont par hypothèse hétérogènes, la "diffi-

(1) J. Cartelier, op. cit., p. 177

culté de production" ne se laisse pas cerner aisément et dépend de la méthode d'homogénéisation des inputs. Celle-ci va s'effectuer au moyen de rapports d'échange. Il n'y a donc pas indépendance entre la "difficulté de production" et les rapports d'échange qu'elle est censée déterminer". (1)

Le caractère crucial de l'hypothèse n'a pas échappé à Malthus qui ne se fit pas faute de souligner que :

"Dans la production, en aucun cas le produit n'a la même nature que le capital avancé. Par conséquent, nous ne pouvons jamais nous référer correctement à la notion d'un taux physique de production". (2)

Tel est le défi auquel Ricardo est affronté après la publication de l'Essai. Il s'agit pour lui de montrer que sa thèse de l'indépendance du profit et de celle du prix reste valide, même si on élargit l'hypothèse restrictive de ce que Dobb a appelé la "Corn Theory of Profit" (3). La direction dans laquelle il s'oriente en vue d'une solution découle de ses options antérieures. Il abandonne l'idée que le produit, le profit et les salaires consistent en quantités de blé pour supposer qu'ils peuvent être exprimés en temps de travail. Le profit est alors conçu comme la différence entre la quantité totale de travail presté et celle qui est nécessaire à la production des biens de subsistance des salariés. La valeur totale de la production est supposée égale à la quantité de travail annuelle dans l'économie. Le travail devient l'input et l'output de l'économie entière. La théorie de la "valeur - difficulté de production" devient plus explicitement, mais sans changer dans sa nature, une théorie de la "valeur-travail incorporé".

(1) J. Cartelier, op. cit., pp. 182-183

(2) Cité par Sraffa dans son Introduction, op. cit., vol I, p. XXXI, Traduction par Cartelier.

(3) M. Dobb, Theories of Value and Distribution, p. 70.

En conséquence, la position hiérarchique de la théorie de la valeur dans l'édifice intellectuel ricardien va se modifier. Auparavant elle faisait l'objet d'une réflexion peu développée et occupait une place secondaire. Désormais, l'ensemble de la construction théorique ayant à son sommet ce qui est essentiel pour Ricardo, à savoir la théorie de la distribution et son incidence sur l'accumulation, repose sur la théorie de la valeur. La validité de cette dernière conditionne celle de l'ensemble. Dans les termes de Napoleoni :

"Si la théorie de la valeur de Ricardo s'avérait vraie, en d'autres mots si, dans une économie capitaliste, les valeurs d'échange étaient effectivement égales au rapport entre les quantités de travail incorporées dans les produits, alors le taux de profit pourrait être déterminé comme dans le modèle "en blé". La seule différence est que les quantités de blé sont dorénavant remplacées par des quantités de travail (...). Après l'abandon de l'hypothèse du modèle de base "en blé", la détermination d'un taux de profit en termes physiques pourrait certainement rester possible mais seulement par l'intermédiaire d'une théorie de la valeur. La validité d'une telle détermination du taux de profit dépend donc de celle de la théorie de la valeur". (1)

Voilà pourquoi et comment Ricardo a porté son attention sur la théorie de la valeur. Celle-ci ne l'a pas préoccupé pour elle-même mais il en avait besoin pour maintenir la thèse qui lui tenait à coeur. Si l'on veut restituer l'évolution des préoccupations de Ricardo dans leur cadre chronologique, on peut dire que de 1810 à 1816, il a négligé de réfléchir sur les notions de valeur et de prix. En février 1816, il prend conscience qu'un problème existe, suite à sa polémique épistolaire avec Malthus à propos des thèses de l'Essai. Il s'attèle alors

(1) C. Napoleoni, Smith, Ricardo, Marx, p. 74

à la résolution du problème dont le résultat est livré dans le chapitre 1 des Principes. Mais bien qu'il maintiendrait toujours un point de vue semblable, il ne parviendra pas à trouver une solution satisfaisante. En témoignant les remaniements de ce chapitre au cours des trois éditions successives des Principes (1817, 1819 et 1821) ainsi que le fait que le dernier de ses écrits, rédigé pour avant sa mort, traitait lui aussi de la même question de la valeur. Une fois l'épine de la valeur enfoncée dans son pied, Ricardo n'est jamais parvenu à réellement s'en débarrasser...

B. La théorie de la valeur dans les Principes

Il ressort de la section précédente que la valeur est un thème auquel Ricardo a commencé à s'intéresser assez tardivement, pour les raisons que nous venons d'évoquer. Mais une fois qu'il a perçu son importance, il va lui donner une place fondamentale. Les Principes s'ouvrent en effet par un chapitre consacré à la valeur. Ricardo y développe ses vues en prenant appui sur celles de Smith. Ces dernières sont utilisées comme le contre-pied par rapport auxquelles il élabore sa propre conception. Comme nous l'avons signalé au chapitre précédent, Ricardo est un des principaux responsables de l'interpénétration dichotomisante de la pensée de Smith. Selon cette lecture, Smith aurait développé deux théories de la valeur distincte. La première, selon laquelle la valeur d'une marchandise dépendrait du travail qu'elle incorpore, serait valable pour l'état "rude et primitif" du développement social. La seconde, selon laquelle la valeur

d'une marchandise dépendrait de la quantité de travail qu'elle peut acheter, serait valable pour l'état avancé du développement. La dichotomie étant ainsi posée - au prix, selon nous, comme nous avons tenté de le montrer, d'une distorsion de la pensée de Smith - Ricardo peut alors entreprendre une action de séparation du bon grain de l'ivraie. L'ivraie, pour lui, c'est la théorie de la valeur-travail commandé. Si Ricardo accepte l'idée qu'il faut trouver, pour mesurer la valeur, un étalon invariable, il n'est pas d'accord avec le choix opéré par son prédécesseur. Selon lui, le travail ne peut servir d'étalon, simplement à cause du fait que sa valeur est variable.

"La valeur du travail n'est-elle pas également variable ; et n'est-elle pas modifiée, ainsi que toutes choses, par le rapport entre l'offre et la demande, rapport qui varie sans cesse avec la situation du pays ? N'est-elle pas encore affectée par le prix variable des subsistances et des objets de première nécessité, à l'achat desquels l'ouvrier dépense son salaire ?"
(1)

Ricardo rejoint Smith sur deux points. En premier lieu, il accepte l'idée, apparemment de bon sens, que l'étalon de mesure doit avoir une grandeur invariable. En second lieu, de même que Smith, il raisonne implicitement comme si tout travail était salarié. Mais il s'en écarte sur deux points. En premier lieu, au nom du même principe d'invariabilité, il récuse le choix du travail comme étalon. En second lieu, les concepts de mesure et de détermination de la valeur deviennent fusionnés.

Pour percevoir la portée de la critique de Ricardo il faut cependant aller au-delà de son objet premier. En effet, Ricardo n'est pas dérangé par la théorie de la valeur de Smith vue en elle-

(1) David Ricardo, Principles ..., Fl p. 29 - C-L p.17.

même mais par son corollaire. Dans le cadre de cette théorie, si le coût de la main d'oeuvre salariée produisant une marchandise augmente, il s'ensuit une hausse de la valeur de cette marchandise, même s'il n'y a aucune modification dans la difficulté de production. Cette vue va exactement à l'encontre de la thèse développée dans les Essais, selon laquelle une hausse du salaire entraîne une baisse du taux de profit mais laisse inchangés tant les autres prix que la valeur totale de la production. C'est là le point central de la dissension entre les deux auteurs.

La théorie de la valeur développée dans le premier chapitre des Principes s'inscrit dans le prolongement de la conception présentée dans les Essais et liant la valeur à la difficulté de production. Néanmoins il y a avance ou précision par rapport à trois points. Primo, cette fois, Ricardo est conscient de l'opposition entre ses propres vues et celles de Smith. Secundo, il fournit des précisions quant au champ d'analyse de la théorie de la valeur. Comme Smith, il rejette l'aspect utilité hors du champ de la valeur. Reprenant les vues de Say, il considère que les difficultés économiques ne proviennent pas de la demande, vu que les besoins sont infinis. Des éventuels blocages de la demande ne sont donc pas pris en considération. Au niveau analytique, ceci se traduit par l'hypothèse de pleine concurrence et de parfaite mobilité. Le champ de la théorie de la valeur se trouve donc mieux circonscrit qu'auparavant.

"Quand nous parlons de marchandises de leur valeur échangeable, et des principes qui règlent les prix relatifs, nous n'avons en vue que celles des marchandises dont la quantité peut s'accroître par l'industrie de l'homme, dont la production est encouragée par la concurrence et n'est contrariée par aucune entrave." (1)

(1) David Ricardo, Principes ..., Fl p. 26 - C-L p. 14.

Tertio, et c'est le point essentiel, il s'efforce de prendre en compte les objections que l'on peut opposer à son projet d'expliquer la valeur d'échange seulement par la difficulté de production.

L'exposé de Ricardo se déroule en deux parties, la première recouvrant les trois premières sections du chapitre, la seconde, la quatrième (1). Entre ces deux parties, il y a, selon les uns, à savoir les détracteurs, une contradiction, ou, selon les autres, un changement de niveau d'abstraction. Mais de toute façon, il y a coupure. Les thèses centrales de l'auteur sont contenues dans les propositions servant d'intitulé aux sections.

" - Section I : la valeur d'une marchandise, ou la quantité de toute autre marchandise contre laquelle elle s'échange, dépend de la quantité relative de travail nécessaire pour la produire et non de la rémunération plus ou moins forte accordée à l'ouvrier" (2)

" - Section II : la rémunération accordée à l'ouvrier varie suivant la nature du travail ; mais ce n'est pas là une des causes qui font varier la valeur relative des différentes marchandises" (3)

" - Section III : la valeur des marchandises se trouve modifiée, non seulement par le travail immédiatement appliqué à leur production, mais encore par le travail consacré aux outils, aux machines, aux bâtiments, qui servent à les créer" (4)

Ces trois premières sections fournissent ce qu'on pourrait appeler la "loi de la valeur" ricardienne, bien qu'à notre connaissance Ricardo lui-même n'emploie pas cette expression. Elle pourrait être énoncée comme suit : à l'équilibre, dans une situ-

(1) Le texte interprété ici est la troisième version du chapitre, correspondant à la troisième édition de l'oeuvre.

(2) D. Ricardo, Principes ..., Fl p. 25 - C-L p. 13.

(3) Idem, Fl p. 32 - C-L p. 21.

(4) Ibidem, Fl p. 34 - C-L p. 23.

ation de pleine concurrence, les prix des marchandises sont proportionnels à la quantité de travail direct et indirect qu'elles incorporent. La loi porte sur la détermination des proportions dans lesquelles les marchandises s'échangent. Elle répond donc à la même question que celle qui était posée par Smith. Elle vise à expliquer les prix relatifs.

Cependant dans le cours même de cette première partie, Ricardo introduit subrepticement une restriction ; il écrit en effet :

"... je considère le travail comme source de toute valeur et sa quantité relative comme la mesure qui règle presque exclusivement (souligné par nous) la valeur relative des marchandises." (1)

La section 4 est précisément consacrée à l'examen de l'élément perturbateur, cause de cette restriction. Son intitulé est le suivant :

"l'emploi des machines et des capitaux fixes modifie considérablement le principe qui veut que la quantité de travail consacré à la production des marchandises détermine leur valeur relative" (2)

En fait, Ricardo introduit une nouvelle cause de variation de la valeur d'échange des marchandises : la variation du salaire (3) Elle est liée à l'emploi des machines ou, plus précisément, au fait que les différents procès de production impliquent soit des différences dans le rapport capital fixe / capital variable, soit des différences quant à la durée de vie du capital fixe. Les nouvelles propositions constituent une rupture sinon une opposi-

(1) D. Ricardo, Principes..., Fl p. 33 - C-L p. 21.

(2) idem Fl, p.40 ; C-L, p. 28.

(3) Dans la section 3, Ricardo écrit : "Il n'est pas de variations dans les salaires de l'ouvrier qui puissent influencer sur la valeur relative des marchandises, car, en supposant même qu'ils s'élèvent, il ne s'ensuit pas que ces objets doivent exiger plus de travail (...) Les salaires pourraient monter de vingt pour cent, les profits diminuent par conséquent sous une proportion plus ou moins grande, sans causer le moindre changement dans la valeur relative de ces marchandises", Principes ... Fl p. 39 - C-L p. 27

tion par rapport aux thèses de l'Essai ainsi que par rapport aux premières sections du chapitre. Apparemment, Ricardo prend l'exact contre-pied de ce qu'il écrivait dans les pages antérieures. Qu'en est-il alors de sa théorie de la valeur ? Y a-t-il ou non contradiction entre cette nouvelle proposition mettant en avant l'existence d'une seconde cause de variation de la valeur d'échange et la proposition initiale selon laquelle la valeur dépend uniquement des conditions de la production ? Après avoir catégoriquement refusé le point de vue de Smith sur la liaison entre le salaire et le niveau général des prix, Ricardo ne finit-il pas par s'y ranger ? Répondre à ces questions n'est pas une chose simple, notamment à cause du fait que si des contradictions objectives sont visibles dans le texte dès la première édition et n'ont pas été théoriquement résolues ni dans les deux autres éditions ni dans les écrits rédigés par Ricardo juste avant sa mort, Ricardo lui-même n'a jamais eu l'impression de s'être renié. Malgré les difficultés, il a continué à rester persuadé de la validité fondamentale de sa théorie de la valeur. (1)

Pour comprendre les méandres de sa pensée, il faut voir quels sont les obstacles sur lesquels sa théorie de la valeur est venue buter. Partons des conclusions de notre examen de l'Essai. La thèse cruciale depuis le début, aux yeux de Ricardo, et qu'il s'efforce de défendre jusqu'au bout est celle de l'indépendance entre distribution et prix. Celle-ci était clairement démontrée dans l'Essai grâce à l'hypothèse de l'identité physique de l'input et de l'output dans l'agriculture. Elle reste effective lorsqu'on raisonne en termes de quantité de travail, présent et passé, c'est-à-dire incorporé dans des machines, dans la mesure où l'on suppose que tous les processus de production ont la même compo-

(1) A part un moment de découragement révélé dans une lettre à Mac Culloch datée du 13 juin 1820, Sraffa a clairement démontré dans son introduction aux œuvres complètes, le caractère exceptionnel, par rapport à l'ensemble des idées de Ricardo, de la conception présentée dans cette lettre. Cfr P. Sraffa, op. cit. vol I, p. XXXIX.

tion de capital. C'est ce que Ricardo fait implicitement dans la section 3 dans laquelle il reprend l'exemple de Smith du daim et du castor. Il y démontre que leur valeur d'échange n'est pas modifiée si l'on suppose que leur "production" implique l'utilisation d'instruments de production et que les chasseurs fournissant le travail effectif ne sont pas pour autant propriétaires de ces instruments. Par cette démonstration, il marque certainement un point contre Smith, mais il faut réaliser par ailleurs qu'elle est tributaire de l'hypothèse selon laquelle les instruments de chasse sont exactement les mêmes pour les deux types de chasse. Dans ce cas, effectivement, les rapports d'échange entre marchandises sont exclusivement déterminés par l'effort qu'exige leur production. Mais les problèmes surgissent lorsqu'on admet que toutes les industries n'ont pas une composition du capital homogène. On peut alors comprendre la coupure entre les trois premières sections et la quatrième comme résultant de la levée de l'hypothèse restrictive selon laquelle toutes les marchandises seraient produites avec un capital ayant une composition identique. (1)

L'hétérogénéité de la composition du capital peut être envisagée de deux manières. Soit le cas de deux industries employant la même somme totale de capital mais ayant chacune une répartition inégale de cette somme entre ses deux composantes, le capital fixe engagé dans des machines et le capital circulant affecté aux avances salariales. Soit le cas où les mêmes sommes de capital fixe et de capital circulant sont employées dans les deux industries mais où la durabilité du capital fixe est différente. Le problème peut être énoncé comme suit (2). Supposons la pro-

(1) J. Cartelier, op. cit., p. 190.

(2) Nous reprenons ici le raisonnement de C. Napoleoni, op. cit., p. 75.

duction de deux marchandises, 1 et 2. La production de la marchandise 1 suppose la quantité totale de travail L_1 , qui se décompose en L_{11} , le travail présent et L_{12} , le travail antérieur consacré à la production des machines nécessaires à la fabrication de la marchandise 1. Le même raisonnement est fait pour la marchandise 2. On suppose une période de production d'un an. Soit w le salaire, qui consiste en une avance annuelle. Soit r le taux de profit. La valeur des deux marchandises peut alors s'écrire de la manière suivante :

$$V_1 = w(1 + r) L_{11} + w(1 + r)^2 L_{12}$$

$$V_2 = w(1 + r) L_{21} + w(1 + r)^2 L_{22}$$

Selon la loi de la valeur, exposée dans les trois premières sections, les rapports de valeur doivent être proportionnels aux rapports de travail incorporé. Mais ceci implique une identité de répartition travail passé / travail présent dans les industries.

$$\frac{L_{11}}{L_{12}} = \frac{L_{21}}{L_{22}}$$

Si cette proposition n'est pas respectée, l'identité entre les rapports en valeur et en travail incorporé n'est plus établie. La raison en est la suivante. Si le profit est vu comme la rémunération de l'avance en capital, son montant absolu sera plus grand si la période totale de production est plus longue. Si deux marchandises incorporent une même quantité de travail, mais que celui-ci s'étend sur une période de temps différente, la valeur de la marchandise, dont la production nécessite le plus de temps, sera dès lors plus grande que celle de l'autre. La quantité de

travail incorporé n'est plus le seul facteur qui détermine la valeur d'échange. Une autre cause vient s'y greffer : le laps de temps sur lequel la quantité de travail s'étale. De plus, dans une telle situation, un changement de salaire affecte la valeur des deux marchandises d'une manière différente. La baisse du taux de profit corrélative à la hausse des salaires, aura un effet plus grand sur la valeur du bien ayant un rapport travail passé/travail présent plus élevé. Ce bien connaîtra une baisse de valeur plus importante que celui dans lequel la part de travail vivant est proportionnellement plus grande.

Affronté, au cours des débats avec Malthus qui ont suivi la publication des Essais, à la nécessité de prendre en considération ces facteurs nouveaux liés à la composition du capital, Ricardo a dû éprouver des sentiments partagés. En effet, d'une part, il doit admettre que, contrairement à ses affirmations antérieures, une variation des salaires entraîne une modification des prix relatifs. Ceci est un recul. Mais, par ailleurs, il découvre que Smith n'avait pas pour autant raison. Au contraire même, car si Ricardo admet finalement un effet des salaires sur les prix, celui-ci ne va pas dans le sens supposé par Smith. Rappelons que pour ce dernier, une hausse des salaires entraînerait une hausse générale des prix. Dans la première édition des Principes, Ricardo prend, d'une manière radicale, le contre-pied de son prédécesseur et affirme qu'une augmentation des salaires entraîne une baisse du prix de toutes les marchandises produites au moyen de capital fixe, la baisse étant d'autant plus grande que le rapport capital fixe / capital circulant est élevé. Le recul de ses positions en termes de théorie de la valeur est donc compensé par l'impression de victoire qu'il peut retirer du fait d'avoir (ou de croire avoir) démontré que Smith avait encore plus

tort qu'il ne le pensait au début ! Cependant, la position de Ricardo telle qu'elle est formulée dans la première édition des Principes est trop abrupte et ne peut pas résister à la critique. Suite à de nouvelles discussions avec Malthus, il se voit contraint de nuancer ses positions. Dans la troisième édition des Principes, il en vient simplement à affirmer qu'il n'y a pas d'effet univoque et qu'en ce sens Smith avait tort. Selon lui, certaines marchandises verront leur prix monter, tandis que pour d'autres, il y aura une baisse de prix.

"Il paraît encore que la valeur relative des marchandises auxquelles on a consacré un capital durable varie proportionnellement à la persistance de ce capital et en raison inverse du mouvement des salaires. Cette valeur s'élèvera pendant que baisseront les salaires ; elle fléchira au moment où s'accroîtra le prix du travail. Pour les marchandises, au contraire, qui ont surtout été créées avec du travail et peu de capital fixe, ou du moins, avec un capital fixe d'une nature plus fugitive que celle de l'étalon des valeurs, elles baisseront parallèlement aux salaires" (1).

Telles sont les étapes de l'évolution qui amènent Ricardo à amender sa théorie initiale de la valeur et à admettre, à côté de la difficulté de production, un autre facteur explicatif de la valeur : la variation des salaires. Ce faisant, il est également obligé, sinon à renoncer, du moins à tempérer son intuition de base sur la non-interférence entre théorie de la répartition et théorie des prix. Pourtant, il semble rester sûr de la justesse de ses vues. L'essentiel à ses yeux, semble-t-il, est que s'il accepte finalement une modification du principe premier de détermination de la valeur, ce n'est pas pour les raisons invoquées

(1) D. Ricardo, Principes ..., Fl p. 50 - C-L pp. 37-38

par Smith. Aucune adhésion à une théorie des composantes ne peut être inférée. Ceci ressort clairement d'une lettre adressée par Ricardo à Stuart Mill en 1818.

"Etant donné sa conception selon laquelle dans les premières étapes du développement des sociétés tout le produit du travail appartenait au producteur, alors que lorsqu'il y eut accumulation du stock, une part allait aux profits, Adam Smith pensait que, par elle-même, l'accumulation augmentait nécessairement, sans considération ni des différences quant à la durée du capital ni d'autres circonstances, les prix ou la valeur d'échange des autres marchandises et qu'en conséquence cette valeur n'était plus déterminée par la quantité de travail nécessaire pour les produire.

En opposition à cette vue, je maintiens que ce n'est pas à cause de cette division en profits et salaires - ce n'est pas parce que le capital s'accumule - que la valeur d'échange varie mais que ceci est le cas dans toutes les étapes du développement des sociétés et ce seulement à cause de deux raisons : la plus ou moins grande quantité de travail exigée d'une part, la plus ou moins grande durabilité du capital, d'autre part. La première cause n'est jamais remplacée (superseded) par la seconde mais seulement modifiée par elle" (1).

Bien qu'il soit obligé de la nuancer, Ricardo maintient donc la thèse de l'indépendance entre distribution du produit et détermination des prix. Ses détracteurs auront bon jeu de démontrer que la théorie ricardienne de la valeur échoue à expliquer pleinement la détermination des prix (2). Mais Ricardo, lui-même, a continué à croire en la validité de ses idées. A peine a-t-il évoqué le nouveau facteur qui vient perturber ses conclusions antérieures, qu'il en minimise l'effet. Pour cela, il se

(1) P. Sraffa ed., op. cit., vol 1, pp. XXXVI - XXXVII.

(2) Pour les versions contemporaines de la critique de Ricardo, cfr. notamment G. Stigler, "Ricardo and the 93 per cent Labour Theory of value", Essays in the History of Economics ; Mark Blaug, Economic Theory in Retrospect ; J. Schumpeter, An history of Economic Analysis.

place non pas à un point de vue théorique mais affirme placidement que son importance pratique est réduite et ne peut, de toute façon, pas être comparée à celle du facteur invoqué précédemment, la difficulté de produire dont le rôle resterait prépondérant.

"Le lecteur remarquera cependant que cette cause (la variation du salaire) n'a qu'une faible influence sur les marchandises (...). L'effet le plus sensible qui doit être produit par un accroissement de salaires sur le prix des marchandises, ne dépasserait pas six ou sept pour cent, car on ne saurait admettre que les profits, dans quelque circonstance que ce soit, puissent subir d'une manière générale et permanente une dépression plus forte". (1)

Bref, Ricardo ne veut pas réellement remettre en cause son intuition de base. Les changements qu'il admet restent limités. Comme le note Graffa, alors que précédemment il affirmait que la valeur "dépend seulement" de la quantité de travail prestée, dans la dernière édition des Principes, la proposition devient : la valeur en "dépend presque exclusivement". Il va de soi qu'épistémologiquement parlant, une telle solution constitue une esquive qui n'est pas acceptable. Ceci a été bien mis en évidence par Jean-Michel Lucas dans une thèse consacrée à une étude épistémologique de la pensée classique.

"Ricardo ne peut donner trop d'importance aux situations perturbatrices ; cela devrait le conduire à admettre que la mesure de la valeur par les quantités de travail n'est, en fait, applicable que dans quelques cas particuliers. Il doit réagir à cette situation de déséquilibre de la connaissance. Pour cela, il adopte une attitude de rejet des difficultés, tout en demeurant insatisfait par cette réaction négative (...). L'exclu-

(1) D. Ricardo, Principes ..., Fl p. 45 - C-L p. 32.

sion des situations où la mesure de la valeur ne s'applique pas est réalisée par un jugement à priori porté sur la réalité. Les situations analytiquement délicates deviennent des exceptions empiriques que l'on peut, de ce fait, négliger. (...) Ce qui est demandé au lecteur, c'est une adhésion très subjective à la proposition d'élimination". (1)

Tout en adoptant cette position pragmatique, Ricardo n'en a pas moins, durant le peu d'années qui lui restaient à vivre, continué à chercher une solution théorique au problème de la mesure de la valeur. Pour lui, elle résidait dans la découverte d'un étalon de mesure invariable. S'il trouvait une marchandise particulière capable de remplir cette fonction, l'indépendance entre prix et répartition, sur laquelle il fonde sa théorie de l'accumulation, serait restaurée.

"Les marchandises variant dans leur valeur relative, il est à désirer que l'on trouve les moyens de déterminer quelles sont celles dont la valeur réelle s'élève ou s'abaisse. Pour cela, il faudrait les comparer, séparément, avec un étalon invariable, un critérium qui serait inaccessible à toutes les fluctuations qu'éprouvent les autres marchandises". (2)

Le problème est qu'il ne parvient pas à trouver une telle marchandise. La succession des remaniements opérés au chapitre 1 sur cette matière manifestent le fait qu'il a retourné la question sous tous ses angles, adoptant une solution, la rejetant ensuite, la reprenant finalement. Dans la première édition, des principes, il avance l'idée que

(1) Jean Michel Lucas, Capital et pensée classique. Essai d'épistémologie sur l'évolution de l'analyse économique, Université de Rennes, 1974, p. 199.

(2) D. Ricardo, Principes..., Fl p. 51 - C-L p. 38.

l'étalon invariable devrait être une marchandise produite par du travail non-assisté, c'est-à-dire sans machine. A ce stade de sa pensée, il admet qu'il y a un problème empirique à trouver un tel étalon mais il n'y voit pas d'obstacle de principe. Ceci n'est plus vrai dans la troisième édition, où il concède qu'il n'est pas de marchandise qui ne soit elle-même exposée aux variations qui atteignent les objets dont il s'agirait de calculer la valeur (1). En d'autres termes, il admet qu'il n'existe pas, en toute rigueur, d'étalon invariable, permettant de mesurer avec exactitude la valeur d'échange des marchandises. En effet, pour être parfait, l'étalon devrait répondre aux exigences suivantes qui pour Ricardo ne peuvent jamais être pleinement remplies : primo, sa production devrait toujours nécessiter la même quantité de travail ; secundo, la constitution (capital fixe / capital circulant) et la durabilité des moyens de production nécessaires à sa production doivent être les mêmes que celles des moyens de production entrant dans la fabrication de la même marchandise à mesurer. Mais de nouveau, toujours dans la troisième édition, Ricardo estime qu'il est possible d'adopter une solution pragmatique en choisissant l'or comme étalon, étant donné que sa production correspond, grosso modo, en termes du rapport capital fixe / capital variable qu'elle implique, à la moyenne de l'ensemble des procès de production.

"Ne peut-on pas considérer l'or, en effet, comme le résultat d'une combinaison de capitaux circulants et de capitaux fixes, équivalente à celle qui sert à produire les autres marchandises ? Et ne peut-on supposer en même temps cette combinaison également éloignée des deux extrêmes, c'est-à-dire du cas où l'on emploie peu de capital fixe et de celui, au contraire, où il faut une faible quantité de travail" (2)

(1) D. Ricardo, Principes ..., Fl p. 51 - C-L p. 38.

(2) D. Ricardo, idem, Fl. p. 52 ; C-L p. 39.

Enfin, dans son dernier écrit, Absolute Value and Exchange Value (1), il modifie encore une fois son point de vue et revient, en fait, à une solution proche de celle qu'il avait présenté dans la première édition. Dans les commentaires de Sraffa :

"Ricardo y avance la proposition qu'une marchandise produite par du travail mis en oeuvre pendant une année est une moyenne entre deux extrêmes : d'une part, les marchandises produites par du travail et des avances s'étalant sur beaucoup plus qu'une année et d'autre part, celles qui sont produites sans avances par du travail employé dans l'espace d'une journée. Il ajoute que dans la plupart des cas, la déviation par rapport à la vérité, à laquelle cette moyenne va aboutir, sera nettement moins grande que si l'un ou l'autre de ces extrêmes étaient utilisés comme mesure" (2)

(1) Une traduction française de ce texte, établie par S. Denany et P. Maurisson, a été publiée dans les Cahiers d'économie politique, n° 2, Amiens, 1975.

(2) P. Sraffa ed., op. cit., p. XIV

TROISIEME PARTIE : SYNTHESE

La section précédente a montré comment Ricardo a élaboré sa théorie de la valeur en prenant le contre-pied de celle de Smith. Il y a lieu maintenant de prendre du recul par rapport à cet exposé pour évaluer la portée réelle de la rupture de Ricardo par rapport à son prédécesseur. La thèse que nous avançons en la matière est que finalement la différence entre les deux auteurs n'est pas tellement grande. Traditionnellement la division opérée entre Smith, Ricardo et Marx, en ce qui concerne le contenu de leurs théories de la valeur, consiste à séparer le premier des deux autres, auxquels on assigne alors une similitude de vues et dont les conceptions sont placées sous la même étiquette de théorie de la valeur-travail incorporé. Quant à nous, nous opérerions une classification différente. Nous regrouperions les deux premiers auteurs et considérons que la rupture réelle se situe entre leurs vues et celles de Marx. Il ne s'agit naturellement pas de prétendre que Smith et Ricardo partagent la même théorie de la valeur mais bien que la problématique dans laquelle leurs théories respectives s'inscrivent est largement similaire alors, qu'au contraire, celle de Marx est radicalement différente. Les théories de la valeur des classiques répondent toutes à une même question, qui n'est pas celle à laquelle la théorie de Marx répond. Pour montrer cette similarité, nous synthétisons les divers traits constitutifs des théories de la valeur de Smith et de Ricardo en une série de rubriques.

1. L'objet de la théorie de la valeur

Pour les deux auteurs, la définition de cet objet ne fait pas de problème. La question à laquelle ils s'efforcent de répondre est facile à formuler : qu'est-ce qui détermine la proportion dans laquelle les marchandises s'échangent les unes contre les autres ? La détermination des prix relatifs constitue donc l'objet de la théorie de la valeur, avec la précision qu'il s'agit des prix à long terme, les écarts dûs à des déséquilibres passagers de l'offre et de la demande étant mis entre parenthèses. La direction dans laquelle ils s'engagent pour répondre à la question est également la même. Elle consiste à rechercher un étalon de mesure invariable, conçu en analogie avec les instruments de mesure utilisés pour les phénomènes physiques. La différence entre Smith et Ricardo porte sur le contenu de la réponse mais non sur la question ni sur l'orientation générale de la réponse.

2. L'origine de leur intérêt pour la valeur

Les deux auteurs s'intéressent à cette question pour la même raison. Elle n'est pas d'ordre épistémologique mais découle d'une préoccupation que l'on pourrait qualifier de pratique. La théorie du prix se révèle un passage obligé pour traiter les questions qui leur paraissent prioritaires, celle de l'accumulation et de son épuisement pour Smith, celle de la distribution et de ses conséquences sur l'accumulation pour Ricardo. Chez Marx, ce caractère médiate est également présent, puisque son objectif est d'expliquer, à l'aide de la théorie de la valeur, l'exploit-

tation et les contradictions du développement du capitalisme. Néanmoins, la théorie de la valeur joue en plus un rôle de fondement épistémologique, qu'elle n'a pas du tout chez les classiques. Elle a en effet pour objectif d'expliquer, comme nous le montrerons, la nature (en plus de la grandeur) de la marchandise et du prix. Les trois auteurs commencent leur oeuvre principale par un chapitre sur la valeur mais on ne peut pas en inférer qu'ils lui attribuent chacun le même caractère de fondement conceptuel.

3. Le champ de pertinence de la théorie de la valeur

La position de l'économie classique dans son ensemble en termes de son champ de pertinence est ambiguë. D'une part, elle raisonne explicitement dans le cadre d'une structure sociale spécifiée. La division de la société en classes constitue le découpage de base sur lequel l'analyse se construit. En ce sens, la théorie classique peut être qualifiée d'institutionnelle. Elle tient compte du contexte sociologique. A cet égard, la pensée néoclassique s'inscrira dans une rupture profonde par rapport à la pensée classique puisqu'elle construit un système théorique adaptable à toute société et à toute époque (1). Mais, d'autre part, les classiques ne semblent pas concevoir que les structures sociales peuvent changer. Ils s'intéressent au développement économique mais supposent une structure sociale immuable. Implicitement, ils supposent que les catégories propre au système social dans lequel ils vivent sont éternelles et universelles. Dans le domaine propre de notre étude, ceci se traduit

(1) Cfr. notre étude "The Transition from Classical to Neoclassical Economics", Journal of Economic Issues, September 1975.

par le fait que Smith et Ricardo semblent considérer que la marchandise est la forme naturelle et universelle que prend tout produit du travail et que le travail est toujours du travail salarié, comme si pour l'un et l'autre cas, il n'y avait pas de formes d'existence alternatives. En conséquence, ces auteurs ne se préoccupent pas de spécifier le champ de pertinence de la théorie de la valeur. Elle leur paraît valide pour tout type d'échange, que ce soit le troc primitif ou l'échange monétaire dans une société marchande développée. En ce sens, leur théorie est universaliste malgré le fait qu'elle trouve son origine dans une analyse tenant compte de la structure sociale spécifique de la société dans laquelle ils vivaient.

4. L'articulation entre les concepts constitutifs de leurs théories de la valeur

Comme nous l'avons noté, le système conceptuel mis en oeuvre par Smith et Ricardo est très sommaire. Valeur, valeur d'échange et prix sont considérés comme des synonymes. La monnaie est écartée de l'analyse. Le nombre de distinctions effectuées est faible. On distingue valeur d'échange et valeur d'usage, prix à court terme et prix à long terme. C'est à peu près tout. De nouveau, le trait commun des deux auteurs étudiés est qu'ils se contentent de ce système conceptuel rudimentaire. Il est vrai que dans son dernier écrit, Ricardo introduit la notion de valeur absolue qu'il oppose à valeur relative. Ce concept ne peut cependant pas être entendu, comme Meek le suppose (1), comme équivalent à celui de valeur que Marx développera. En effet, il ne

(1) R. Meek, Studies in the Labour Theory of Value, p. 112

désigne pas la quantité absolue de travail incorporé dans un bien mais la valeur d'échange d'une marchandise en termes de la marchandise - étalon. Ricardo ne sort donc toujours pas de la conception relativiste de la valeur (1).

5. Le contenu de leurs théories de la valeur

Alors que pour les rubriques précédentes, les conceptions de Smith et Ricardo pouvaient être considérées comme similaires, à partir d'ici, naturellement, elles divergent. La différence de conception n'est donc pas niée. Nous affirmons seulement qu'elle ne doit pas être surestimée. Lorsqu'on rattache les théories de la valeur spécifiques à la problématique d'ensemble dont elles découlent, les éléments de similitude nous paraissent prédominants. Les deux auteurs raisonnent dans le même paradigme. Ils se posent la même question, avec le même objectif et les mêmes instruments conceptuels. Il n'est pas nécessaire de revenir longuement sur les différences de contenu. Smith cherche l'étalon dans l'échange, Ricardo dans les difficultés de production. Mais en fait, tous deux échouent dans leur tentative. La théorie de Smith est circulaire. Si la quantité de travail commandé est un résultat de l'échange, elle ne peut déterminer la valeur d'échange. L'échange à lui seul ne peut servir de fondement à la valeur. Mais Ricardo n'aboutit pas plus à une solution, sauf à décréter comme règle générale ce qui n'est qu'un cas exceptionnel - l'égale composition du capital. On peut donc affirmer que les économistes classiques ont échoué dans leur tentative. Si la théorie de la valeur-travail se réduit à leurs conceptions, elle n'est pas acceptable. Historiquement, il y eut deux voies pour sortir de l'impasse ricardienne. La première est proposée par

(1) J. Cartelier, op. cit., pp. 187, 189, 192.

Marx. Bien qu'elle s'appuie sur les idées ricardiennes, elle s'en écarte cependant sur des points fondamentaux. La seconde, plus proche de la problématique proprement ricardienne, voit le jour beaucoup plus tard, plus d'un siècle après la mort de Ricardo et est due à Sraffa.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES

- . BENETTI Carlo, Valeur et Repartition, Presses Universitaires de Grenoble - Maspero, 1974.
- . BLAUG Mark, Economic Theory in Retrospect, Irwin 1968.
- . CARTELIER Jean, Surproduit et Reproduction sociale, Presses Universitaires de Grenoble - Maspero, 1976.
- . DENIS Henri, Histoire de la pensée économique, P.U.F., 1971.
- . DOBB Maurice, Theories of Value and Distribution since Adam Smith, Ideology and Economic Theory, Cambridge University Press, 1973
- . HEILBRONER Robert L., Les grands économistes, Ed. du Seuil, 1971.
- . LANTZ Pierre, Valeur et richesse, Anthropos, 1978
- . LEVINE David P., Contributions to the Critique of Economic Theory, Rontledge et Kegan, 1977.
- . LUCAS Jean-Michel, Capital et pensée classique. Essai d'épistémologie sur l'évolution de l'analyse économique, Thèse de doctorat, Université de Rennes, Faculté des sciences économiques et d'économie appliquée à la gestion, 1974.
- . MEEK Ronald, Studies in the Labour Theory of Value, Lawrence et Wishart, 1974.
- . NAPOLEONI Claudio, Smith, Ricardo, Marx, Observations on the History of Economic Thought, Basil Blackwell, 1975.
- . O'BRIEN D. P., The Classical Economists, Clarendon Press, 1975.
- . OUVRAGE COLLECTIF, Marx et l'économie politique. Essais sur les théories sur la plus-value, Presses Universitaires de Grenoble - Maspero, 1977.

- . RICARDO David, Principes de l'économie politique et de l'impôt, Calmann-Levy, 1970 ; Flammarion - science 1971.
- . ROLL Eric, A History of Economic Thought, Irwin 1974.
- . SCHUMPETER Joseph, History of Economic Analysis, Oxford University Press, 1954.
- . SMITH Adam, Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations. Les grands thèmes, Idées, Gallimard, 1976.
- . SRAFFA Piero ed., David Ricardo : Works and Correspondence, Cambridge University Press, 1961.
- . VAN LIER Marc, Théories économiques de la valeur et du prix depuis Adam Smith, U.L.B., Ecole de commerce Solvay, mémoire, 1975.

ARTICLES

- . DE VRDEY Michel, "The Transition from Classical to Neoclassical Economics : A Scientific Revolution", Journal of Economic Issues, vol. IX, n° 3, September 1965, pp. 415 - 439.
- . GORDON Donald F., "What was the Labour Theory of Value?", American Economic Review, May, 1959.
- . LEVINE David P., "Ricardo and the Conditions of Classical Political Economy", Economy and Society, vol 3, August 1974, pp. 292 - 318.
- . PILLING Geoffrey, "The Law of Value in Ricardo and Marx", Economy and Society, vol I, n° 3, August 1972, pp. 281 - 307.
- . RICARDO David, "Valeur absolue et valeur d'échange" (1823) in Cahiers d'économie politique, P.U.F., n° 2, 1976, pp. 229 - 264 - (traduit de l'anglais par S. Denamy et P. Maurisson).
- . SCHMIDT Christian, "Les Principes d'économie politique et de l'impôt : une polémique inachevée", préface à D. Ricardo, Principes de l'économie politique et de l'impôt, Calmann-Levy, 1970, pp. I-LXVIII.
- . STIGLER Georges, "Ricardo and the 93 per cent Labour Theory of Value", in Essays in the History of Economics, University of Chicago Press, 1965.